

Anniversaires

Aujourd'hui je suis mère depuis 21 ans. J'en ai 40.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, c'est bien le statut de *mère* qui m'a permis d'engager ma *carrière* d'artiste.

Quand je quittais mon conjoint *pour* violences à 19 ans et demi, mon fils sous le bras, je découvrais à ma grande surprise un droit: la CAF me versait l'*allocation parent isolé*. Je n'en avais jamais entendu parler. Un minimum vital qui m'a permis d'avoir un toit sur la tête, de remplir mon frigo, de bénéficier de soins médicaux quand j'en avais besoin, idem pour mon fils : une sécurité sociale.

La naissance de ma fille 2 années plus tard a consolidé cette sécurité : je bénéficiais désormais des *allocations familiales* qui m'assuraient une sécurité sociale jusqu'au départ de mes enfants du foyer. J'étais *précaire*, certes, mais j'avais une vraie sécurité sociale. Toujours un toit, toujours à manger, toujours des soins médicaux.

Je quittais le père de ma fille dont j'étais amoureuse, mais qui ne comptait finalement pas respecter le contrat initial que nous avions passé en nous engageant dans cette nouvelle grossesse: *que nous restions ensemble ou pas, nous resterions chacun à la disposition de notre fille, prendrions en charge mutuellement son quotidien*.

Mais *surprise* ! Dès le 4ème mois de grossesse, monsieur mon amour s'est mis en tête d'*oser enfin faire ce qu'il n'avait jamais osé faire de sa vie*. Il partait en week-end, sac à dos, guitare sous le bras, couverture, jouer autour du feu et s'absentait de plus en plus... Puis il partait à Paris rejoindre une amante. J'avais été jalouse une nuit et une journée entière. Puis plus jamais. La jalousie est un poison mortel. Je ne comprenais pas ce qu'il considérerait faire qu'il n'aie jamais fait de sa

vie. Travailler ? Non, il avait déjà travaillé. Baiser ? Non plus. Oser être déloyal vis à vis de sa famille ? Peut-être. Certainement même. Il avait toujours été loyal avec sa famille, trop, beaucoup trop certainement. Je comprenais qu'il se jouait là quelque chose d'essentiel pour lui, de vital, mais je regrettais qu'il considère que ce soit nous la *famille* avec laquelle il comptait oser être déloyal, puisque notre famille n'avait pas même pris corps encore. Fuck. Je comprenais qu'il faisait une erreur comme je voyais que l'erreur était totale, heureusement pas fatale, mais la communication devenant désormais improbable, ni les lettres, ni les entretiens dans la cuisine, ni dans le salon, ni même dans la chambre, ni les larmes, ni les mots, ni les silences et ni les gestes ne changeraient rien à la situation. Je respirais. Fuck ! J'aimais beaucoup cet homme, infiniment et lui suis infiniment reconnaissante de ce qu'il a fait naître en moi, de tout ce qu'il a fait naître en moi. Mais il avait *transposé, transféré* sur nous, notre enfant à venir et moi et s'était considérablement mis à *planer du cul*. Triple fuck.

À la naissance de notre fille, Monsieur a intégré une formation de musique sur Paris. Madame Anton, sur Grenoble, oeuvrait passionnément à son art, sa fille au ventre, à dos, ou entre les cuisses de *Doudou*, peluche géante à taille humaine d'une femme de couleur enceinte. La peluche avait donc un ventre rond et plein, une poitrine, mais pas de bras. Aucun bras. *Doudou* est une des cinq installations réalisée entre 2002 et 2003 pour ma première exposition individuelle *Parturiente*. À noter qu'on nomme *parturiente* une femelle en train d'accoucher. Dans l'action. *Doudou* répondait à ce que j'avais observé quelques années plus tôt, alors que je vivais dans un petit village du Sénégal. *Doudou* considérait cette femme en particulier, seconde épouse sur 3 (ou 4?) de la maison voisine, que j'avais visitée dans sa chambre et qui avait donné naissance à 5 enfants, à 23 ans. À celle qui avait quitté l'école à 15 ans malgré de bons résultats et rêvait de s'échapper de son quotidien, de voyage, de liberté et de littérature. Celle parmi tant d'autres qui m'ont convaincues de rentrer en France et de devenir *artiste*.

Doudou n'avait donc pas de bras pour elle-même, mais des cuisses au creux desquelles ma *nourrissonne* siestait. L'exposition présentait *Doudou* dans un box-vitrine, assise sur le sable (sciure de bois), adossée à l'ombre peinte d'un baobab. Elle était cousue de collants de laine brune, remplis de ouate. Pour les seins, l'extrémité des collants, en mode *gants de toilette* sympas. Mais pas de bras. Une scène silencieuse, une autre ombre peinte sur la paroi adjacente du box-vitrine: celle d'un enfant baignant dans sa bassine. Doudou ne portait qu'un pagne blanc à motifs bleus que j'avais fait faire quelques mois plus tôt au Burkina Faso, où j'avais visité une des soeurs et le père de Thomas Sankara*.

Beaucoup de gens qui m'ont rencontrée ignorent que je m'appelle aussi *Fatima* depuis l'âge de 16 ans, surnommée *Fatou* dans mon village de la banlieue dakaroise, Keür N'Diaye Lô. Le *keür* en langue wolof, c'est le *village*. Le village de N'Diaye Lô et celui de Fatou.

À 21 ans je décidais donc de me séparer de l'homme que j'aimais tant, aimant moins le père naissant qui aveuglait l'homme devenu sourd. *Jamais !* Je me désolidarisais. Je ne pouvais cautionner.

Mais aussi comique que cela puisse paraître, notre séparation n'a pas permis d'accéder à une relation parentale plus justement équilibrée. En le quittant je devenais sa dévouée. J'étais désormais à sa *disposition*, à son service, tributaire de son emploi du temps *wall again* toujours en mode *plane du cul*, de son timing et ses annulations.

* Thomas Sankara: Président de la République de Haute-Volta de 1983 à 1987, république qu'il rebaptise *Burkina Faso* ou *Pays des hommes intègres*. Anti-impérialiste, révolutionnaire, socialiste, panafricanisme et tiers-mondiste, il est abattu lors d'un coup d'état le 15 Octobre 1987.

Je devenais *équilibriste*, me pliant à sa volonté pour permettre à notre fille de jouir de son père en paix, autant que faire se pouvait. J'ai bien heureusement déménagé à Berlin 2 années plus tard, lui accordant l'intégralité des vacances scolaires pendant 5 ans. *Mazeltof !**

Il y a mille façons de s'émanciper de la loyauté familiale: annuler le prochain Noël en famille, le prochain anniversaire, refuser de venir en aide, refuser les coups de téléphone, éteindre le téléphone, bloquer un correspondant, prendre de la distance... Dire *non*, dire *certainement pas*, peindre, raccrocher au nez, jouer de la guitare, chanter, écrire une lettre, une chanson, un livre...

J'avais donc allaité ma fille chaque nuit de novembre et décembre 2003. Je veillais, me réveillais, se réveillait, allaitais, veillions, se rendormait, veillais, me rendormais. Au rez-de-chaussée surélevé du 15 rue René Thomas, dans ce salon grenoblois au parquet sombre, abîmé et gras, je lançais chaque soir le même cd en boucle baignant chaque nuit. *Melody at night* de Keith Jarrett, sorti en 1999. Keith avait encore assuré !

La lune avec ma fille et la lune en orbite qui luit sur le parquet en bois, la lune qui passe et traverse le salon, la lune en suspend, encore. J'accueillais ma fille au coeur de ma montagne, j'accueillais le pianiste convalescent et j'accueillais la lune.

* littéralement *bonne étoile*, du yiddish ou de l'hébreu.

Mon fils adoré nous rejoignait gaiement à l'aube, sous la couette du canapé déplié. *Paix au plafond*. De l'aube à l'aurore, nous observions l'étoile en carton entourant la douille et l'ampoule accrochées au plafond qui rosissait à 3 mètres de nous. Dans le silence du matin, mon fils et moi observions de concert l'objet qui semblait à cette heure éteint si petit au centre du plafond. Ma fille sait combien son frère et moi aimions partager notre regard sur le même objet. Nous nous éveillions.

Je n'étais pas qu'une femme. J'étais une mère aussi et une artiste.

J'ai toujours été heureuse et mélancolique. Révoltée et profondément confiante. L'activité artistique m'a très tôt permis de reconnaître que tout est plastique: les émotions, les pensées, les personnalités, les destins. Qu'il y a bien une marge, que l'on peut assouplir, étirer, réunir, distinguer, affermir, tendre ou briser. Je suis de celles qui rient dans la catastrophe, qui savent que même sous les bombes, même dans la maladie, même en chaînes, il y a des gens qui s'aiment, qui se sourient, qui dansent, qui rient, qui chantent, des enfants assoupis, la paix.

Je suis de la première génération de femmes *mères isolées* issues du milieu populaire français qui ont pu élever seules leurs enfants, étudier, voyager, entreprendre, dans la dignité. Française. *Indépendante* si l'on peut dire, tout du moins : qui peut se passer de la protection d'un conjoint quand celui-ci met leur vie en danger ou les méprise (consciemment ou non).

Chose inconcevable quelques décennies plus tôt. Oh bien sûr les femmes pouvaient déjà voter, travailler, disposer de leur argent, de leur corps, divorcer ou choisir leur conjoint... Mais quand celles-ci se trouvaient handicapées ou inaptes à travailler, elles n'avaient aucune autre possibilité que de s'en remettre à la protection de leur famille, de leur conjoint... de quelqu'un. Moi, je n'ai eu besoin de *personne*,

comme toi *Virginia*. Toi grâce à l'héritage de ta tante Mary, moi grâce à la protection de la *Caisse d'Allocations Familiales*.

Pour être précise sur le handicap ou l'inaptitude à travailler, je parle là d'une femme qui a subi violences, agressions, viols, abus, mises en danger, grands dangers et qui malgré ses efforts se retrouve interdite malgré elle à jouer le jeu de la société, en incapacité à entrer en relation sociale, qu'elle soit professionnelle ou non, tant c'est devenu *risqué*, l'agression de trop, la mauvaise rencontre de trop, et tant les résonances de la peur, du danger, de sa propre vulnérabilité font écho dans son présent. Pour 3 mois, 6 mois, 3 ans...

Je parle de celles qui ont dû subir toute leur vie le même affront, la même violence, à répétition. Je parle aussi de nombre de femmes artistes. Je parle de ces *proies faciles* et à répétition, à base de petits riens ou de grands chocs, qui revivent *ad vitam aeternam* ou plutôt celles qui ont l'impression de revivre *ad vitam aeternam* le même scénario.

Je parle de celles qui n'ont pas de répit, il faut vivre et sortir de la précarité.

Celles qui, considérablement *secouées*, abîmées, doivent aller *travailler* et se retrouvent encore pelotées, tâtées, maltraitées, abusées par leur chef, leur boss, leur collègue, leur voisin... Celles qui ne font pas peur, celle qui ne se battront pas autrement qu'en fuyant. Celles qui même si elles se battaient ou s'étaient battues n'auraient pas été considérées. C'est toujours *parole contre parole* la main au cul, le harcèlement... Celles dont la seule arme est le courage de fuir, celles qui n'ont pu encore éviter de subir, celles dont le seul courage est de trouver un autre poste, un autre job, un autre emploi. Une autre épreuve. Tant que faire se peut.

Tous mes patrons ne m'ont pas agressée. J'ai une fois abandonné mon poste de serveuse parce que mes patrons votaient Front National. L'année de l'élection de Jacques Chirac face à Jean-Marie Le Pen.

J'ai été virée du jour au lendemain à Berlin, alors que je servais dans un petit café depuis 8 mois. Un client m'avait montré comment il signait et s'amusait qu'une signature puisse tant dire de la personnalité de quelqu'un. Il m'avait alors tendu le papier sur lequel je signais aussi. Mon patron assistait à la scène et voyant que ma signature consistait à mon prénom en français suivi d'un mot en langue arabe, il a avait bégayé *tu, tu, tu as du sang arabe ?* J'avais fait basculer ma main droite sans mot dire, mais je pensais *chouia**. C'était à l'époque d'une polémique fortement médiatisée qui publiait les mots de Thilo Sarrazin, raciste et islamophobe. Sa femme avec qui j'avais pu m'entretenir au téléphone quelques jours plus tard avait fait l'effort de sa franchise, *oui, c'est bien ça, je suis désolée, c'est ta signature, il ne peut pas.*

J'ai démissionné de mon poste de professeure vacataire en arts appliqués dès la deuxième année aussi: alors que je dénonçais, vidéos des élèves à l'appui, témoignages par dizaines, le racisme-sexisme d'un professeur d'histoire géo *hystérique*, celui-ci n'avait ni été signalé, ni blâmé, ni suspendu, ni soigné... Il avait été entendu et remis à l'heure dans un bureau. Aucun des élèves ne l'avait jamais insulté ou giflé, ni même crevé ses pneus. Aucune des élèves ne lui avait craché dessus non plus. J'avais pris la responsabilité de porter la voix des élèves. Le bruit a couru. Quelques heures plus tard, un professeur de français m'avait insultée : *tu n'es ni professeure, ni conseillère d'éducation, tu n'es que va-ca-taire ! Tu te prends pour qui ? 1942 !* Le professeur de français m'accusait d'avoir vendu un juif.

* *petite quantité*, dialecte arabe.

J'ai ce handicap de ne pouvoir me plier à *ainsi va la vie*. Aussi géante et bien pensante soit la structure pour laquelle je travaille, je ne peux participer à un projet éducatif qui resterait indifférent au danger que représente un professeur saboteur d'humanités. Mon handicap me pousse à faire *autrement*, ailleurs, encore et *autrement* et me met en danger.

Je suis de ceux dont le souffle est si court par moment, en état de choc, haletant, celles dont les mains tremblent, ceux qui luttent avec leurs angoisses, je suis choquée.

Je suis de celles et ceux qui s'évanouissent, qui perdent connaissance. Je suis de celles et ceux qui ont peur du nombre, des groupes, des réunions, des soirées, de celles et ceux qui redoutent les réunions, les soirées, le nombre, les groupes, les vernissages, les réunions... Pas seulement parce que le groupe représente par son nombre une plus grande quantité d'agresseurs potentiels, mais parce que le groupe représente aussi un plus grand nombre d'indifférent.e.s. J'ai du mal avec l'indifférence. L'indifférence tue. J'ai du mal avec le groupe, avec le *nous*. Avec le nous dans l'indifférence.

Faudrait-il nous nommer chacun pour nous reconnaître ?
Oui, j'en suis convaincue.

Je suis une armée.

Je suis une armée d'handicapé.e.s, de victimes, d'*ami.e.s on line*.

Je suis une armée de témoins, de regards, de suspects.

Je suis de celles et ceux qui à un moment donné se trouvent en *situation de handicap*. En situation critique.

Alors, *ad vitam aeternam* la crise morale ? *Peut-être... Qui sait ?* Je souris. Certes je suis bien *secouée*, mais je ne plie pas. Je ne plie pas, je m'étire. Je m'étire et j'écris *Virginia*. Je résiste malgré moi à notre société. Je suis une contorsionniste. Je résiste malgré moi à notre société, à répétition. Elle m'afflige. Je suis une araignée. Elle me heurte. Je suis une artiste. Elle m'angoisse.

Fuck yo.

Je parle de moi.

Je suis *belles*.

Je ne suis pas seule.